

L'invité de
la semaine

Bernard-Her

La quelque chose du petit prince», disent ses amis, les vrais, avec un rien de ferveur. «Jolie gravure de mode intelligente», raillent les autres. Bernard-Henry Lévy prend le tout sans affectation, avec une grâce distante, féline, le sourire un instant carnassier puis chaleureux, amoureux de la vie. La

télévision l'a fait connaître: large chemise blanche échancrée, cheveux longs, parfaitement à la peinture du petit écran. C'était au temps des «nouveaux philosophes». Depuis, il a revu ses copies, assumé ses paternités et son pas s'est affermi. Le jeune théoricien d'un autrement tentant marche aujourd'hui à belles enjambées, non plus pour devancer, en bon premier de la classe, mais pour se risquer sans crainte à l'assaut du nouveau.

Et puis, le romancier s'est révélé. «Diable en tête» (éditions Grasset), toire à plusieurs voix d'un homme je de quarante ans (qui ne lui ressemble rien affirme-t-il), est davantage qu'exercice de style brillant, un homme élégant au trouble de la génération s guerre, un rêve de destin de papier. C un premier aboutissement, l'unité d somme d'expériences qui ont chang coups de pavés, puis de lents ronds d

Nous vivons une époque no

— Nous avons reçu du courrier vous concernant. Une lectrice nous demande: «Comment des anciens gauchistes comme Bernard-Henry Lévy peuvent-ils écrire des choses aussi belles?» Que lui répondez-vous?

— Je suis ému d'entendre que j'écris de belles choses. C'est un compliment qui me trouble. J'en suis moins sûr que notre correspondante. Les anciens gauchistes sont des romanciers qui s'ignoraient. J'appartiens à la première génération d'intellectuels engagés qui ont autant refoulé leurs élans romantiques et leur vocation littéraire.

— Pourquoi?

— Par pudeur. Par masochisme. Par angélisme. Par idolâtrie de la politique. Il n'y a pas plus idolâtres que ceux que l'on a appelés les «maoïstes». Il y avait une sacralisation de la classe ouvrière. On voyait les «gardes rouges» comme les moines du désert des premiers temps de la chrétienté... Les intellectuels des décennies précédentes entraient en politique pour sortir en littérature: Malraux, Sartre, Barrès, Drieu La Rochelle, etc. Nous, nous avons tué l'écrivain. Cela a été le vrai silence des intellectuels.

— C'est peut-être parce que ceux qui ont eu 20 ans dans les années 60 sont les premiers à avoir sauté à pieds joints dans l'ère audiovisuelle, dans la civilisation de l'image.

— Je ne crois pas. Personnellement, je suis à l'ombre croisée de Chateaubriand et de Spielberg. J'ai été formé autant par la grande littérature classique que par le cinéma américain. J'en suis ravi d'ailleurs. Cela se voit dans mon roman.

— Dans le style et dans le découpage.

— Oui. Je crois que mon livre a gagné en rapidité. C'est le temps qui veut cela: être l'un des héritiers de l'époque du cinéma m'a offert les moyens de casser la lourdeur. La structure éclatée de ce livre relève d'un procédé cinématographique, j'en conviens tout à fait. Pour mes cinq personnages j'ai utilisé la technique du changement de distance focale.

— Il y a la technique et le fond. On vous connaissait essayiste, vous voici romancier. En avez-vous fini avec la politique?

— Non. Mais comme je le disais, le temps de l'idolâtrie politique est fini. Je ne me désintéresse pas du tout de la politique mais je



Bernard-Henry LEVY

télévision l'a fait connaître: large chemise blanche échancrée, cheveux longs, parfaitement à la peinture du petit écran. C'était au temps des «nouveaux philosophes». Depuis, il a revu ses copies, assumé ses paternités et son pas s'est affermi. Le jeune théoricien d'un autrement tentant marche aujourd'hui à belles enjambées, non plus pour devancer, en bon premier de la classe, mais pour se risquer sans crainte à l'assaut du nouveau.

Et puis, le romancier s'est révélé. Son «Diable en tête» (éditions Grasset), histoire à plusieurs voix d'un homme jeune de quarante ans (qui ne lui ressemble en rien affirme-t-il), est davantage qu'un exercice de style brillant, un hommage élégant au trouble de la génération sans guerre, un rêve de destin de papier. C'est un premier aboutissement, l'unité de la somme d'expériences qui ont changé, à coups de pavés, puis de lents ronds dans

l'eau, notre société dite moderne pour l'amener à l'orée de la modernité.

Bernard-Henry Lévy, comme d'autres écrivains de son âge qui ont enfin lâché leurs slogans-hochets pour renouer avec une écriture belle, construite (Ah! ce qui se conçoit bien...), parle ici de la littérature, de la politique, de l'engagement, de l'authenticité, de la morale. De tous ces biens précieux qui font ni plus ni moins la civilisation.

ivons une époque non héroïque

riez vous
demande:
s comme
écrito dos
répondez-

j'écris de
nt qui me
tre corres-
ont des ro-
tiens à la
s engagés
mantiqnes

Par angé-
l n'y a pas
appelé les
ation de la
es rouges»
s premiers
ectuels des
n politique
Sartre, Bar-
nous avons
nce des in-

eux qui ont
nt les pre-
s dans l'ère
de l'image.
rent, je suis
and et de
ar la grande
éma améri-
se voit dans

oupage.
a gagné en
la: être l'un
à m'a offert
La structure
océdé ciné-
à fait. Pour
la technique

rd. On vous
i romancier.
le ?
is, le temps
me désin-



rouchée ni déferente: je me sens décomplexé. C'est une question de génération. Je comprends que Michaux ou Bech'ett aient pu avoir un problème. De même que le père de Michaux devait avoir un sérieux problème avec le téléphone. C'est tout...

— Mais comment vous arrangez-vous avec l'agitation ambiante? Il faut se monter, parler, bouger pour retenir l'attention...

— Ecrire, c'est autre chose. Cela implique une condition: le silence. C'est indispensable. Pour «Le diable en tête», j'ai passé deux ans enfermé dans des maisons, ces chambres d'hôtel. Je n'ai fait qu'une seule entorse à ce vœu de chocté médiatique: pour dénoncer l'affaire Le Pen. Mais, pour en revenir à l'agitation du monde médiatique, je n'ai pas à jouer la vieille fille effarouchée. Ce n'est pas moi qui fait du tintamarre, ce sont les médias. Et ces médias sont des machines qui révèlent. Vous avez beau dire et beau faire: l'ordure restera toujours une ordure, en dépit de tous ses efforts pour faire passer ces idées.

— Et le temps des «nouveaux philosophes»? Est-il révolu?

— Aujourd'hui, ils sont écrivains. C'était un moment dans l'histoire intellectuelle. Dans mon livre, c'est vrai, je m'amuse un peu de ces anciens «nouveaux philosophes». Mais attention n'est-ce pas: Benjamin, mon héros, ne me ressemble pas du tout. Sauf dans les détails.

— Quoi de plus important que les détails?

— Le destin.

— Et le vôtre?

— J'ai hâte de revenir au silence dans l'exacte mesure de ma hâte à écrire. Le jour où je me remettrai à écrire, je retournerai à cette religion laïque, quasi monacale.

— Vous êtes ce que l'on appelle un homme doué. Est-ce facile d'écrire?

— Je ne corrige pas. Mais je recommence et je recommence indéfiniment. J'écris une page comme procède un peintre — une grande coulée qui marque la page — et comme un musicien: je peux rester des heures à chercher l'air. Je débute par la ponctuation. Je suis probablement le premier écrivain à le faire. J'écris de la musique. Pour marquer le rythme de la pensée. Je crois qu'il faut faire des livres composés, au vrai sens du terme. C'est ce qui manque au roman français.



ille, Patrie», c'est Vaillant-Couturier, l'anti-américanisme vient de Brasillach, Drieu La Rochelle, même tendance. Et cela est inouï si les gens de gauche utilisent ces noms, plus ou moins rafraîchis, e... Tout cela est bien compliqué, futile à un mérite: elle oblige à

avez été militant. Et engage vos actions, comme celle des en Afghanistan ?
Il ne s'est jamais agi d'un acte. Nous avons onze radios qui y en aura d'autres. Le rendez est fixé à la frontière soviétique. Les Abouchar est un défi que bien l'intention de relever. Nous également en Afghanistan. Déjà un devoir. Un devoir contre des i, lorsqu'ils entendent «droit des sposer d'eux-mêmes» traduisent ser de leurs victimes». Au fond, incipe de non-ingérence date de t ainsi que l'on a laissé Hitler faire t vertu de la non-intervention.

sur lequel Moscou campe solitaire en effet que les Occidentaux ur chantage. Mais les journalistes n'ont pas. On oublie trop si les intellectuels n'ont pas de dans leurs bibliothèques, ils disent arme autrement redoutable: ils role, l'information.
anistan est-il le Vietnam des So-
anistan sera sans doute une nque durée. Cela n'a rien à voir nam qui était une guerre molle,

une guerre d'usure. Les Soviétiques ne veulent pas le pays Afghanistan. Ils veulent le socialisme dans ce pays: c'est une stratégie politique de très longue haleine. Leur but est de vider les campagnes, de grossir les villes, de monter des usines pour créer la base prolétarienne.

— En allant en Afghanistan, n'avez-vous pas aussi un peu cherché l'Aventure qui manque à la génération de l'après-guerre ?
— C'est vrai que l'époque est non-héroïque. C'est vrai que je fais partie de ceux qui ont cherché l'aventure et qui ne l'ont pas trouvée. Je la cherchais déjà voilà quinze ans quand j'ai atterri au Bangladesh. J'ai probablement été le seul Français à répondre à «l'appel massif» qu'avait alors lancé André Malraux «aux jeunes Français épris de liberté». J'avais 22 ans. Je me suis retrouvé à Calcutta. J'y suis resté trois mois, mêlé à la vie des partisans bengalis.
— Et alors ?
— Et alors ? J'ai trouvé mon premier métier: Conseiller en économie et planification du premier gouvernement bengalais. Mercenaire intellectuel officiel en quelque sorte. Je m'occupais de riz, de la mise en valeur du delta du Gange. Cela a duré deux ou trois mois. A l'époque, j'étais marxiste en diable!... J'y ai fait mon premier livre. Il s'appelait «Bangladesh: Nationalisation de la révolution». Quel titre!... Il a paru chez Maspero et j'en ai vendu très exactement 1.100 exemplaires. Quand je repense à tout cela, j'ai le sentiment d'une autre vie.
— Depuis, vous vous êtes mieux occupé de vos livres. Le moins que l'on puisse dire est que vous êtes de ceux qui ont compris les médias.
— Les médias ? Mais ce n'est pas un problème. C'est comme le téléphone ou l'électricité. J'ai face aux médias une attitude ni effa-

la vieille fille effarouchée. Ce n'est pas moi qui fait du tintamarre, ce sont les médias. Et ces médias sont des machines qui révèlent. Vous avez beau dire et beau faire: l'ordure restera toujours pour faire passer ces idées.

Et le temps des «nouveaux philosophes»? Est-il révolu ?
— Aujourd'hui, ils sont écrivains. C'était un moment dans l'histoire intellectuelle. Dans mon livre, c'est vrai, je m'amuse un peu de ces anciens «nouveaux philosophes». Mais attention n'est-ce pas: Benjamin, mon héros, ne me ressemble pas du tout. Sauf dans les détails.
— Quoi de plus important que les détails ?
— Le destin.
— Et le vôtre ?
— J'ai hâte de revenir au silence dans l'exacte mesure de ma hâte à écrire. Le jour où je me remettrai à écrire, je retournerai à cette religion laïque, quasi monacale.
— Vous êtes ce que l'on appelle un homme doué. Est-ce facile d'écrire ?
— Je ne corrige pas. Mais je recommence et je recommence indéfiniment. J'écris une page comme procède un peintre — une grande coulée qui marque la page — et comme un musicien: je peux rester des heures à chercher l'air. Je débute par la ponctuation. Je suis probablement le premier écrivain à le faire. J'écris de la musique. Pour marquer le rythme de la pensée. Je crois qu'il faut faire des livres composés, au vrai sens du terme. C'est ce qui manque au roman français.
— Cela existe tout de même...
— Oui. Chez d'autres. Les Austro-Hongrois surtout, ces grands architectes de l'imaginaire. Mais cela suppose une structure de béton.
— Au fait, et mai 68. Cela a existé quand même.
— Cela a existé. Ce fut la dernière grande flambée des révoltes du XIX^e siècle. Mais ce n'est pas le début de la modernité.
— Ah! La modernité! Le mot de tout le monde aujourd'hui. Quelle en est votre définition ?
— Il faut entendre ce mot dans son sens trans-historique. Le début de la modernité chez nous, c'est la fin du pétainisme. Ce glissement nous a commencé au siècle dernier qui ne s'est pas terminé à la mort de Pétain. C'est cela la révolution de la modernité avec tout ce que cela suppose de conséquences sur les arts, sur la communauté de vie entre les villes et les campagnes... Le pétainisme s'éteint maintenant. Ou, plus exactement, il va s'éteindre. Mais qu'on ne se méprenne pas: il y a quand même eu des anti-pétainistes de tout temps.
— Le Pen est-il pétainiste ?
— Le Pen n'est pas un danger. Mais, à cause de lui, il y a une remise en dignité d'énoncés qui sont indignes. C'est cela le vrai problème: le discours raciste, antisémite. Toutes ces idées qui n'étaient pas comme les autres et qui sont devenues banales. Attention! Des tabous, des vérous ont sauté. Ce ne sont pas des modes, des petits goûts du jour: les conséquences sont lourdes.
— Vous annoncez la fin du pétainisme. Mais ne sent-on pas depuis quelque temps un retour au conformisme, aux grandes valeurs, au «travail-famille-patrie» ?
— Il y a les deux courants effectivement. Mais beaucoup de gens veulent: des écrivains, des journalistes, des artistes, d'autres encore. Ils en ont conscience et travaillent à conjurer l'appel des vieilles sirènes. Ce qui ne signifie pas l'apologie de la licence. Je ne crois pas à l'innocence, et surtout pas à l'innocence des sens, comme j'ai voulu le montrer dans mon livre. C'est ce que dit le pape. C'est ce qui disaient Proust, Beaudelaire ou Bataille. On ne peut jamais faire l'économie des misères du mal. Ce mal qui peut s'appeler péché ou faute, c'est selon.

Propos recueillis par
Danièle BRISON et Daniel RIOT

... les hommes du désert des premiers temps de la chrétienté... Les intellectuels des décennies précédentes entraient en politique pour sortir en littérature : Malraux, Sartre, Barrès, Drieu La Rochelle, etc. Nous, nous avons tué l'écrivain. Cela a été le vrai silence des intellectuels.

— C'est peut-être parce que ceux qui ont eu 20 ans dans les années 60 sont les premiers à avoir sauté à pieds joints dans l'ère audiovisuelle, dans la civilisation de l'image.

— Je ne crois pas. Personnellement, je suis à l'ombre croisée de Chateaubriand et de Spielberg. J'ai été formé autant par la grande littérature classique que par le cinéma américain. J'en suis ravi d'ailleurs. Cela se voit dans mon roman.

— Dans le style et dans le découpage.

— Oui. Je crois que mon livre a gagné en rapidité. C'est le temps qui veut cela : être l'un des héritiers de l'époque du cinéma m'a offert les moyens de casser la lourdeur. La structure éclatée de ce livre relève d'un procédé cinématographique, j'en conviens tout à fait. Pour mes cinq personnages j'ai utilisé la technique du changement de distance focale.

— Il y a la technique et le fond. On vous connaissait essayiste, vous voici romancier. En avez-vous fini avec la politique ?

— Non. Mais comme je le disais, le temps de l'idolâtrie politique est fini. Je ne me désintéresse pas du tout de la politique mais je l'aborde d'une manière beaucoup plus sceptique, plus riieuse aussi, mais pas sarcastique. Il y eut un temps où je cherchais le meilleur des maîtres. Eh bien, je cherche le moins mauvais. Je cherchais la cité radieuse. J'essaie de trouver la société du moindre mal. N'est-ce pas là tout le contraire de l'idolâtrie politique ? Cela étant, je ne cède pas à la tentation de la haine du politique. C'est cela qui serait très dangereux.

— Vous voici donc à la fois spectateur et acteur vigilant.

— Je ne pense pas être le seul. Après tout, que veut dire « l'ère Fabius » si ce n'est cela précisément ? C'est soudain la mise à la diète généralisée. C'en est fini des ivresses du politique. Et il n'est que temps. Quand les politiques boivent, ce sont les peuples qui trinquent.

— Les notions de droite, de gauche ont-elles un sens pour vous ?

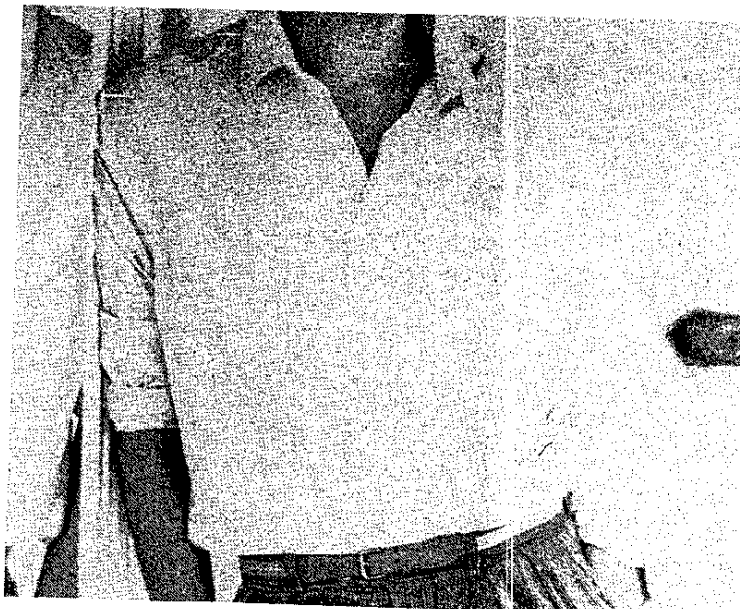
— Ah oui ! Cela signifie des traditions intellectuelles et des lignages linguistiques, c'est-à-dire des grandes coulées de langues qui perdurent à travers des décennies. Les paroles ne tombent pas du ciel, ne surgissent pas du hasard, elles viennent de la parole. C'est Pégu, Maurras, Barrès... Et puis ensuite, viennent les positions, entre ces deux lignes. Et rien n'est évident. Ainsi, je crois qu'il y a des socialistes que l'on est fondé à qualifier d'hommes de droite, c'est le cas de Jean-Pierre Chevènement. Par contre, Gaston Defferre est un homme de gauche dans la mesure où dans sa voix, on retrouve celle de Jaurès.

— Mais cette classification n'est pas infaillible. Où situez-vous Simone Veil par exemple ?

— Elle est atypique. Mais il me semble qu'elle est quand même plus à gauche que Jacques Delors. J'ai mis au point une grille du vocabulaire idéologique en suivant le tracé de ces deux grands lignages. Parce que vraiment, sur le fond, la droite et la gauche ne sont pas pareils.

— Vous ? Etes-vous de gauche ou de droite ?

— Je suis un homme de gauche même si je suis de ceux qui se sont trouvés tout à fait opposés aux deux premières années de l'action gouvernementale. Le PCI ! Mais le PC c'est l'extrême droite. Pas au sens que l'on pourrait coler à cette formule pour en faire un slogan bien sûr, mais quant au fond idéologique. Enfin



« Travail, Famille, Patrie », c'est Vaillant-Couturier ! Par contre, l'anti-américanisme vient de la droite, c'est Brasillach, Drieu La Rochelle, d'autres de la même tendance. Et cela est indéfinissable même si les gens de gauche utilisent leurs arguments, plus ou moins rafraîchis. Droite, gauche... Tout cela est bien compliqué mais cette difficulté a un mérite : elle oblige à classifier.

— Vous-même avez été militant. Et engagé. Où en sont vos actions, comme celle des radios libres en Afghanistan ?

— Elle continue. Il ne s'est jamais agi d'un coup de publicité. Nous avons onze radios qui fonctionnent. Il y en aura d'autres. Le rendez-vous prochain est fixé à la frontière soviétique. L'affaire Jacques Abouchar est un défi que nous avons bien l'intention de relever. Nous rentrerons illégalement en Afghanistan. Désormais c'est un devoir. Un devoir contre des bourreaux qui, lorsqu'ils entendent « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » traduisent « droit à disposer de leurs victimes ». Au fond, ce fameux principe de non-ingérence date de Munich : c'est ainsi que l'on a laissé Hitler faire ses coups. En vertu de la non-intervention.

— Principe sur lequel Moscou campe solidement...

Moscou pense en effet que les Occidentaux céderont à leur chantage. Mais les journalistes occidentaux ne plieront pas. On oublie trop souvent que si les intellectuels n'ont pas de mitraillettes dans leurs bibliothèques, ils disposent d'une arme autrement redoutable : ils portent la parole, l'information.

— L'Afghanistan est-il le Vietnam des Soviétiques ?

— L'Afghanistan sera sans doute une guerre de longue durée. Cela n'a rien à voir avec le Vietnam qui était une guerre molle,

une guerre d'usure. Les Soviétiques ne veulent pas le pays Afghanistan. Ils veulent le socialisme dans ce pays : c'est une stratégie politique de très longue haleine. Leur but est de vider les campagnes, de grossir les villes, de monter des usines pour créer la base prolétarienne.

— En allant en Afghanistan, n'avez-vous pas aussi un peu cherché l'Aventure qui manque à la génération de l'après-guerre ?

— C'est vrai que je fais partie de ceux qui ont cherché l'aventure et qui ne l'ont pas trouvée. Je la cherchais déjà voilà quinze ans quand j'ai atterri au Bengladesh. J'ai probablement été le seul Français à répondre à « l'appel massif » qu'avait alors lancé André Malraux « aux jeunes Français épris de liberté ». J'avais 22 ans. Je me suis retrouvé à Calcutta. J'y suis resté trois mois, mêlé à la vie des partisans bengalais.

— Et alors ?

— Et alors ? J'ai trouvé mon premier métier : Conseiller en économie et planification du premier gouvernement bengalais. Mercenaire intellectuel officiel en quelque sorte. Je m'occupais de riz, de la mise en valeur du delta du Gange. Cela a duré deux ou trois mois. A l'époque, j'étais marxiste en diable... J'y ai fait mon premier livre. Il s'appelait « Bengladesh : Nationalisation de la révolution ». Quel titre !... Il a paru chez Maspéro et j'en ai vendu très exactement 1 100 exemplaires. Quand je repense à tout cela, j'ai le sentiment d'une autre vie.

— Depuis, vous vous êtes mieux occupé de vos livres. Les noms que l'on puisse dire est que vous êtes de ceux qui ont compris les médias.

— Les médias ? Mais ce n'est pas un problème. C'est comme le téléphone ou l'électricité. J'ai face aux médias une attitude ni effa-

meux sans
avez beau c
toujours a
forts pour f
— Et le
sophes » ? E
— Aujourd
moment da
mon livre, c'
anciens n'ont
tion n'est m
me ressemb
tais.

— Quoi d

— Le des

— Et le v

— J'ai hi

l'exacte mes
je me remet
religion laïq

— Vous
homme dou

— Je ne

et je recom

page comm

grande cou

comme un r

à chercher l'

Je suis prob

faire. J'écri

rythme de l

des livres c

C'est ce qui

— Cela e

— Oui. C

sur tout, ces

naire. Mais c

ton.

— Au fait

même.

— Cela a

flambée des

n'est pas le

— Ah ! Le

monde auj

dition ?

— Il faut

trans-historic

chez nous, c

sement mou

ne s'est pas

cela a révolu

que cela sur

arts, sur la

et les camp

maintenan

dre. Mais qu

quand même

temps.

— Le Pen

— Le Pen

cause de lui

d'annoncé q

problème : l

Toutes ces

autres et ic

tion ! Des

tab sont pas

des les consé

— Vous a

Mais ne s'en

un retour au

leurs, au « tri

— Il y a

Mais beauc

des journalis

Ils en ont

l'appel des

vi pas l'ap

l'innocence,

sens, comme

vre. C'est

saient Prou

peut jamais

f mal. Ce mal

q c'est selon.

Propos recueillis par
Danièle BRISON et Daniel RIOT